
SUR LA
VÉRITABLE GLOIRE.

DISCOURS PRONONCÉ PAR LE DIRECTEUR
AU
DERNIER ANNIVERSAIRE DU ROI.

La louange, si désirée et si prodiguée sur la terre, ne doit jamais être traitée comme une chose indifférente, parcequ'elle peut devenir tour à tour utile et funeste. N'est-elle, comme trop souvent dans la société, qu'un commerce de mensonges, établi par la convention et le besoin de plaire: dès lors elle nuit aux hommes, en les dispensant des vertus qu'ils pourroient ou devroient avoir. Est-ce un instrument qu'emploie l'intérêt pour se frayer les routes de la fortune, ou la flatterie pour tromper la puissance et faire son profit de ses illusions: on doit la mépriser ou la craindre. Mais quand elle est un hommage que l'admiration rend aux sacrifices de la vertu, un tribut que la reconnoissance paye aux efforts et aux

travaux du génie: elle devient un objet de la plus haute importance; soit par sa justice, car elle est la voix des nations qu'on ne peut séduire et des siècles qu'on ne peut corrompre; soit par son étendue et sa durée, car elle remplit tous les lieux et embrasse tous les âges; soit par ses effets, car par elle le génie s'étend, l'ame s'élève, l'homme tout entier multiplie ses forces; et de là les méditations du sage, les travaux du législateur, les veilles du grand écrivain, les dévouemens du guerrier, l'éloquence qui venge les droits de l'innocence et de la justice.

Ne soyons donc pas surpris que dans tous les tems les ames ardentes et actives aient été passionnées pour la gloire, et qu'elle ait servi d'aiguillon aux uns et de frein aux autres. Ne cherchons pas à décréditer un sentiment si nécessaire à un être, dont la nature offre un si singulier mélange d'imperfection et de grandeur, d'ambition et de foiblesse; un sentiment qui met un prix à nos travaux et nous fait croire à nos vertus, avec lequel nous volons au devant du tems, nous vivons où nous ne sommes pas, et qu'on ne sauroit ôter de dessus la terre sans en changer en quelque sorte la face. Sans doute il y a eu, il est encore des ames qui en faisant le bien obéissent au devoir, n'obéissent qu'à lui, et à qui de grandes actions échappent en silence; mais il est

bien petit le nombre de ceux qui savent ainsi se suffire à eux mêmes, et marcher d'un pas ferme sous l'oeil de la raison qui les guide, ou de Dieu qui les regarde. La plupart des hommes, foibles par leur nature, plus foibles encore par les exemples qui les assiègent, chancelants entre le bien et le mal, sans pouvoir se fixer ni à l'un ni à l'autre, ne sentent la vertu que par le remords, et ne sont avertis de leur force que par le reproche secret qu'ils se font de leur foiblesse. Dans cet état il leur faut un appui, et cet appui ils le trouvent dans le désir de la renommée, qui se mêlant au devoir les y conduit plus sûrement, les y enchaîne par des noeuds plus indissolubles. Que dis-je? pour ceux même dont l'ame est d'une trempe plus vigoureuse, la gloire est du moins un dédommagement, si elle n'est pas un appui. Les persécutions, tantôt sourdes, tantôt manifestes, de l'envie épargnent rarement le génie ou la vertu, et les forcent à se réfugier loin du monde réel dans ce monde imaginaire, comme dans un asyle où la justice est rétablie. L'or et la vanité ne s'y trouvent pas pour distribuer les places. Chacun, par l'ascendant de son génie ou de ses vertus, monte et va prendre son rang. Les ames opprimées se relèvent et recouvrent leur dignité. L'envie disparoit, et l'immortalité commence.

Mais si l'amour de la gloire, par l'éten-

due de son influence et la conséquence de ses effets, se présente à la réflexion comme un des penchans les plus nobles de la nature humaine; si l'histoire de toutes les nations policées nous prouve le prix qu'elles y ont attaché et l'estime qu'elles en ont faite; si le sévère Tacite nommoit la gloire, la dernière passion du sage, et prétendoit que la mépriser c'étoit mépriser les vertus qui y mènent: *contenta fama, virtutes contemnuntur*: d'où vient que si souvent on a déclamé contre elle et cherché à la rabaisser en la traitant de chimère; que même entre les hommes qui pouvoient y aspirer par leurs talens, leurs travaux, leurs services, il y en a eu qui se sont fait un honneur de la dédaigner, et ont essayé d'en inspirer l'indifférence à leurs semblables, tantôt en leur prescrivant cette indifférence comme un devoir, tantôt en la leur recommandant comme une vertu? C'est que trop souvent on s'est fait illusion sur la nature de ce sentiment, et l'a confondu avec l'orgueil, l'ambition, la vanité; on s'est tracé un idéal de perfection et de désintéressement, sans avoir la bonne foi de convenir, qu'il n'étoit pas au pouvoir de la foiblesse humaine de le réaliser; on n'a pas cru, ou l'on n'a pas voulu croire, que la pureté de la vertu fût compatible avec la recherche et l'amour des récompenses qui viennent d'elle, et qu'elle est digne de recueillir; sur-

tout on s'est plu à calomnier les hommes, à les représenter comme trop aveugles ou trop dépravés pour qu'on pût être flatté de leurs suffrages, et à chercher dans l'histoire de quoi justifier cette sombre misanthropie.

Quoi! a-t-on dit plus d'une fois, ce qui n'existe que dans l'opinion d'autrui et en dépend exclusivement, peut-il jamais passer pour un avantage réel, qu'il faille acheter au prix de tant de peines et de sacrifices? Qu'y a-t-il donc de plus frivole que l'opinion du vulgaire, et à combien d'erreurs et de préventions n'est pas exposée celle des plus sages? Les vents ne sont ni plus inconstans ni plus orageux que les affections de la multitude. Triste jouet de l'illusion et de l'ignorance, elle suit aveuglement toutes les impressions qu'on lui donne; elle foule aujourd'hui aux pieds ceux à qui elle dressoit hier des autels. Téméraire dans ses jugemens, emportée dans ses passions, elle approuve sans connoissance, déprime par caprice, exagère ses éloges comme ses mépris. Les plus illustres personnages sont précisément ceux qui ont fait à cet égard les expériences les plus douloureuses. Les mêmes services, qui dans Athènes avoient élevé au comble de la gloire Aristide, Cimon, Thémistocle, les en firent bannir. Rome n'exila-t-elle pas Cicéron, à qui elle devoit son salut? Si donc la bizarrerie, l'inconstance,

l'ingratitude sont le partage du peuple: comment faire cas encore de ses suffrages? Le jugement des sages, ajoute-t-on, n'est guères plus solide. Les plus éclairés ne voient souvent qu'à travers le nuage de leur humeur, de leur intérêt, de leurs préventions. Celui-ci, né triste et austère, s'abandonne à sa mélancolie et se plaint de tout; celui-là, plus gai et plus humain, se livre à sa joie et rit de tout. Ceux-ci, dominés par l'avarice, l'appellent économie et frugalité, jamais plus éloquens que sur le mépris des richesses, ni plus attentifs que sur les moyens de les acquérir et le soin de les conserver; ceux-là, qui vivent dans le faste et la dissipation, traitent le luxe de politesse, la profusion de libéralité, et les honorent. L'un, qui enivré d'orgueil ne peut se soumettre à personne, croit qu'on doit se suffire à soi même, et ne loue que la pauvreté et l'éloignement des honneurs; l'autre, qui plus humble et plus sensible est persuadé que les hommes sont faits pour la société, les exhorte à rechercher les plaisirs que la nature leur offre, et voit dans l'art de jouir la suprême sagesse et le souverain bonheur. L'un veut bannir les poètes de la république, parcequ'ils ne sont propres qu'à corrompre la raison et les moeurs, et nous persuade par les graces de son style qu'il n'a rien tant étudié que leurs ouvrages; l'autre veut que nous les révériions comme des hommes

inspirés du ciel, les premiers précepteurs du genre humain. Caton approuve dans Pompée ce qu'il condamne dans César, et Cicéron comble d'éloges pendant sa vie ce même César, qu'il déteste après sa mort.

Quel parti prendre au milieu de tant de contradictions? N'est-il pas évident que, quoique l'on puisse faire, on ne manquera ni de panégyristes, ni de censeurs; et si cela est, comment estimer, ou plutôt comment ne pas dédaigner un avantage qui a si peu de réalité, et qui doit toute son existence et son prix à une opinion si variable et si incertaine? Ce parti n'est pas si difficile à prendre que nous le pensons. Démêlons ce qu'il y a de vrai d'avec ce qu'il y a de spécieux dans ces déclamations outrées, qu'on ne se lasse pas de répéter sur le compte de la gloire; et nous verrons que si elles peuvent éblouir des esprits peu attentifs, elles ne convaincront jamais des hommes raisonnables.

La multitude sans doute est crédule, téméraire, inconstante, bizarre, quelquefois même injuste et ingrate; mais ces sentimens, qu'elle montre souvent dans les occurrences subites et passagères, ne forment point le caractère de ses jugemens définitifs et permanens, tels que le sont ceux dont la gloire tire sa naissance et son éclat; car ne nous y trompons pas, la gloire ne consiste point dans cette

opinion momentanée, qu'un heureux événement, une cabale, une prévention favorable, une grande action bientôt démentie ont fait naître, et qui se dissipe plus facilement encore qu'elle n'a été formée; mais dans cette opinion durable et constante, qui née de la vérité, loin de périr, s'entretient et se fortifie avec le tems, qui passe d'âge en âge avec la même vénération, et qui ayant eu notre propre témoignage pour premier fondement est à l'épreuve de toutes les révolutions; dans cette admiration mêlée d'amour, que tout le monde témoigne pour les talens rares et les actions vertueuses. Elle n'a donc rien de commun avec ces jugemens tumultueux et précipités, qui échappent à un peuple, lorsqu'il est ou agité de passions fougueuses, ou préoccupé d'intérêts mal entendus, ou surpris par des intrigues, ou séduit par des bienfaits. Laissez se calmer ces mouvemens, qui peuvent l'égarer pour un tems et dépraver ses suffrages: et vous le verrez revenir à lui même, reprendre des idées plus saines, condamner ses propres égaremens, et dans toute la suite des siècles, sans se démentir, réserver ses éloges à la vertu malheureuse et opprimée, son indignation et sa haine au vice heureux et honoré. On l'a vu souvent payer d'ingratitude les services les plus signalés; mais souvent aussi ceux qui les lui rendirent n'eurent besoin que de se montrer pour le ramener à la recon-

noissance. Scipion est accusé devant les Romains assemblés: il méprise l'accusation; et sûr de l'affection de ses concitoyens, il s'écrie: Romains! c'est aujourd'hui qu'avec le secours des Dieux vous avez vaincu les Carthaginois; allons déposer sur leurs autels les sacrifices de l'action de grâces! Aussitôt la multitude, indignée contre ses accusateurs, les abandonne, vole sur les pas du héros et le suit dans les temples. Les injustices qu'essuyèrent de la part de leurs contemporains plusieurs grands hommes de l'antiquité, loin de ternir leur gloire; n'ont fait qu'ajouter à son éclat. Ils ont pu succomber pour un tems sous le poids de l'envie, de l'intrigue, ou de lois injustes; mais dans ces mêmes lieux où ils furent persécutés, on les a loués, admirés, proposés comme des modèles, et éternisé leur mémoire dans d'augustes monumens. L'exil de Cicéron ne fut honteux que pour ceux qui en furent les auteurs; les gens de bien en gémirent; les chevaliers romains en prirent publiquement le deuil, et son retour fut célébré dans Rome comme un jour de triomphe et de fête. Ainsi le public toujours équitable, et seul dispensateur légitime de la grande réputation, ne la distribue point en aveugle et au hasard; il ne la donne qu'à la mesure du mérite, et ne la règle que sur la vérité. Touché d'admiration et d'amour pour la vertu, il ne lui refuse ses applaudissemens que lors-

que l'obscurité la lui dérobe; et s'il est forcé quelquefois de dissimuler avec les vicieux, il ne manque jamais, lorsqu'il se retrouve en liberté, d'en faire justice. S'il lui arrive de précipiter son jugement et de se tromper, son égarement ne dure pas. Il revient tôt ou tard de son erreur, et condamne ce qu'il avoit trop légèrement approuvé, ou approuve ce qu'il avoit trop facilement condamné. Oui! la vérité reste toujours le principal fondement de l'opinion publique. On ne voit pas d'homme généralement estimé pour des talens ou des vertus qu'il n'a pas; et si à force de déguisement et d'hypocrisie il parvient à usurper les suffrages universels, ce n'est jamais pour longtems. Tout le monde ne conspire pas pour tromper quelqu'un, comme personne ne réussit à tromper tout le monde. Que dis-je? la dépravation, qui règne souvent dans les mœurs et la conduite des hommes, n'infecte pas toujours pour cela leurs jugemens. Entre les plus vicieux, il en est peu qui soient corrompus au point de ne rendre aucun hommage au mérite distingué ou à une vie irréprochable. Ils admirent la beauté de la vertu, et la louent dans le tems même où leurs passions les entraînent vers le vice. Ils ont assez de lumières, même de sincérité, pour en reconnoître l'excellence; mais ils manquent de force et de courage pour en pratiquer les maximes et en suivre

les exemples. Le lâche célébrera la valeur, et fuira à l'approche du premier danger; le perfide détestera la trahison, et la tramera; l'ingrat vantera la reconnaissance, et oubliera les bienfaits les plus signalés; l'avare vendra la justice, et ne s'extasiera pas moins sur les sacrifices du désintéressement. Quand il faudroit convenir, qu'il se trouve quelquefois des hommes assez avilis pour faire parade de la corruption, et décrier publiquement la vertu, soit dans leurs discours, soit dans leurs écrits: il n'en seroit pas moins certain, que leur petit nombre se perd dans la foule de ceux qui s'empressent à la venger de leurs outrages, et que leur voix, loin de prévaloir, n'est pas même entendue dans ce concert général d'applaudissemens qui forment la réputation. On a donc tort de considérer l'opinion publique comme quelque chose d'incertain, de trompeur, de frivole; c'est n'en connoître ni la nature ni le prix. La gloire n'est donc pas une chimère, mais un avantage réel, et a passé avec raison dans tous les tems pour un des biens les plus estimables et les plus précieux.

Pour lui accorder cette estime et ne pas douter de son prix, il suffit de savoir que pour aspirer à ses couronnes il faut avoir rendu à la société des services essentiels, satisfait à ses besoins les plus nobles et les plus réels, diminué le nombre de ses imperfections et de ses misères, accru la

somme de ses lumières, travaillé à sa prospérité et à sa gloire. Pour l'obtenir, ce n'est pas même assez d'avoir entrepris une tâche si belle et si étendue, et de l'avoir remplie avec éclat et avec succès. Tout dépend encore ici du zèle, de l'activité, du désintéressement avec lesquels on s'en est acquitté; des efforts, des combats, des sacrifices qu'elle nous a coûtés; car voilà ce n'est pas ce que nous devons à la faveur de la nature et du sort, aux facilités que nous ont offertes le tems, les circonstances, les relations où nous avons vécu; mais ce que nous nous devons à nous mêmes, à la force de notre volonté, à l'énergie de notre caractère, à cette persévérance que rien ne dégoûte et ne lasse, qui puisse nous donner des droits à une estime générale et durable, et nous en assurer les nobles récompenses. Appelons-en ici à nous mêmes et demandons nous: ce qui après des siècles nous saisit encore d'une surprise et d'une admiration involontaires, en lisant l'histoire de ces hommes d'élite, dont les noms transmis par la reconnaissance sont venus jusqu'à nous, et passeront à nos neveux les plus reculés? Ne sont-ce pas les bénédictions, que leurs efforts et leurs travaux ont attirées sur l'espèce humaine; les maux qu'ils ont su détourner ou guérir, et qu'ils ont taris jusques dans leur source; les institutions bien-faisantes qu'ils ont fondées ou maintenues; et plus

encore que tout cela, l'empire qu'ils ont exercé, les victoires qu'ils ont remportées sur eux mêmes; la noblesse des sentimens qui les animèrent; la force d'âme qui leur a fait saisir avec vivacité, aimer avec passion, exécuter avec vigueur des projets utiles ou généreux; les sacrifices qu'ils n'ont pas hésité de faire, partout où il s'agissoit de remplir le devoir, de préparer ou de garantir le bonheur public? N'est-ce pas leur courage à entreprendre les choses les plus difficiles; leur patience à supporter les mécomptes et les dégouts, les peines et les douleurs de tout genre; leur hardiesse à attaquer de front les obstacles qui paroissoient invincibles, et leur fermeté à en triompher; cette rapidité dans les résolutions qui n'exclue pas la prudence, mais qui reste étrangère aux délais, aux lenteurs, aux fluctuations de la foiblesse; cette constance inébranlable qui finit toujours par briser ou fatiguer les résistances qu'on lui oppose? Voilà ce qui a ceint leurs tetes des lauriers du vrai mérite. Sans ces qualités et ces vertus, on n'auroit peut-être vu en eux, malgré la supériorité de leur génie, l'éclat de leurs talens ou de leurs succès, que des instrumens aveugles de la destinée; et l'impartiale postérité, en traçant le tableau de leur vie, n'a pas oublié de discerner ce dont le monde n'étoit redevable qu'à eux, de ce qu'ils ont dû eux mêmes à un naturel plus heureux ou à une position plus favora-

ble, comme elle a tenu un compte sévère des motifs étrangers ou moins purs qui ont influé sur leur conduite.

Ce n'est pas tout, et pour oser compter sur des suffrages unanimes et durables, il ne suffit pas de la noblesse des actions, de la grandeur du but qu'on s'est proposé d'atteindre, des forces qu'on a déployées dans la carrière que l'on a fournie; il faut encore avoir respecté les lois de l'ordre et de la justice, et s'être renfermé dans ces limites que l'on ne franchit jamais impunément, ni sans offenser l'humanité dans ce qu'elle a de plus cher et de sacré. Voilà ce qu'on ne sauroit répéter assez de nos jours, où l'on penche à adopter des principes et des maximes contraires. Les hommes doués de génie et de talens se laissent souvent séduire par ces dons de la nature, jusqu'à se croire appelés ou autorisés à s'écarter des chemins spacieux et battus de la vie et de l'activité communes, pour fournir des routes nouvelles que personne n'a encore parcourues. Il faut, dit-on, des règles, des maximes extraordinaires pour des forcés et des talens qui passent la mesure ordinaire. L'esprit supérieur n'est pas fait pour rester dans l'ornière que le devoir, l'usage, la bienséance, l'exemple tracent au grand nombre; et il lui est permis de se tirer de la foule, en prenant un essor plus hardi et plus libre. Des intentions libérales

sup-

supposent ou entraînent aussi une conduite plus libérale. Le grand homme ne connoit d'autre loi que celle que lui prescrivent le sentiment de sa grandeur et le besoin de la déployer ou de la défendre. Le vrai mérite dédaigne toutes les convenances arbitraires, et se dégraderoit lui même en respectant avec trop d'anxiété l'ordre et les rapports qui subsistent autour de lui. Ce n'est qu'avec de l'enthousiasme qu'on opère de grandes choses, et l'enthousiasme ne porte pas de chaînes. Voilà ce qu'on entend encore débiter de nos jours; mais que résulte-t-il de ces maximes, que l'on prêche avec la plus orgueilleuse assurance? Ceux qui les professent ne sont pas scrupuleux dans le choix de leurs moyens, et regardent comme légitimes tous ceux qui dans le moment où ils se trouvent peuvent favoriser leurs plans et convenir à leurs projets, sans s'inquiéter si ces projets régénérateurs auront dans la suite et sur l'ensemble une influence favorable ou funeste; s'ils sont conformes ou contraires à des devoirs impérieux et à des obligations sacrées; si tandis qu'ils édifient d'une main ils ne détruisent pas de l'autre. S'envisageant comme les représentans ou les tuteurs de l'humanité, ils se croient au dessus de pareilles considérations; et reposant sur la grandeur, la hardiesse, la prétendue dignité de leurs entreprises, ils se persuadent trop aisément qu'ils osent employer sans ré-

serve tout ce qui peut en assurer l'exécution, se jouer des principes et des règles que les autres respectent, se permettre la conduite la plus imprudente, la plus impétueuse, la plus paradoxale. Ne suffit-il pas d'énoncer ces maximes, pour trahir l'égoïsme qui les dicte ou l'orgueil qui les inspire; et dès lors comment croire que ce soient là les chemins qui conduisent à la véritable gloire, à celle qui ne s'affaiblit et ne s'efface jamais?

Si l'on ne peut y arriver que par des travaux ou des sacrifices, ni se flatter de l'obtenir sans mérite et sans vertu; s'il ne faut rien omettre de ce qui peut nous en rendre dignes: un moyen tout aussi sûr de l'acquérir, c'est de ne rien faire dans la seule vue de se l'attirer. L'expérience de tous les tems l'a démontré, que la gloire se dérobe aux poursuites les plus pressées de celui qui ne cherche qu'elle, tandis qu'elle vient elle même au devant de l'homme humble et sage, qui la sait attendre et ne l'appelle jamais. Toujours la modestie a passé pour le plus bel ornement du mérite réel, comme elle a été le caractère distinctif des hommes vraiment grands. Il ont paru souvent étrangers dans leur propre domaine, car tandis que tout le monde s'entretenoit à l'envi de ce qu'ils avoient fait, dit, écrit, eux seuls paroisoient l'ignorer. S'il y a eu des hommes célèbres qui ont osé s'écarter de cette

règle, leur gloire en a toujours souffert; et la postérité, souvent même leurs contemporains ne le leur ont pas pardonné. Il ne faut que ce foible pour ternir les actions les plus illustres. Les dévouemens les plus rares ne captivent notre admiration et notre estime qu'autant que nous savons, que c'est l'amour pur du devoir qui les a inspirés; et le plus léger soupçon d'intérêt personnel, qui vient se mêler à une bonne oeuvre, suffit pour la rabaisser et pour refroidir la reconnaissance.

Ainsi pour remporter ces couronnes du mérite qui ne se fanent jamais, il faut, même en voulant et en opérant le bien, respecter sans cesse les barrières de l'ordre et du devoir, que les passions sont toujours si promptes à franchir; consulter avant toutes choses la voix de la conscience qui ne se laisse pas corrompre, et s'interdire tous les moyens qu'elle condamne; n'avoir en vue que l'intérêt général, et être toujours prêt à lui sacrifier le sien propre; enfin se souvenir que, quelque supérieur que l'on soit aux autres, on n'est jamais dispensé d'obéir aux lois ou aux relations établies, et que la vraie grandeur consiste précisément dans cette obéissance et cette soumission, les conditions nécessaires du bonheur, de l'ordre, du salut public.

Oui! la gloire est un bien si pur, si délicat, que le plus léger souffle, la moindre teinte de foi-

blesse, de désordre ou de vice suffisent pour l'infecter, la corrompre, la détruire. Jouissez de tous les trésors, de tous les plaisirs, de tous les honneurs du monde: vous serez sans gloire, si vous êtes sans vertu; mais aussi soyez comblés de toute la gloire imaginable, si vous vous éloignez de la vertu, la gloire vous quittera. Peut-être croira-t-on démentir et réfuter ces principes, en citant tous ceux à qui pour devenir illustres il a suffi de quelques talens particuliers ou de quelques actions merveilleuses, malgré les vices et les crimes qui d'ailleurs ont souillé leur vie; mais c'est confondre l'immortalité du nom avec la gloire, et on n'a besoin que de les distinguer pour revenir de cette erreur. Sans doute l'histoire nous a conservé le souvenir d'Erostrate, de Phalaris, d'Attila, de Tamerlan, comme de bien d'autres oppresseurs du genre humain; mais c'est comme elle nous a conservé la mémoire des déluges, des tremblemens de terre, des pestes, des famines, qui pendant des années entières ont désolé des royaumes. Les cruautés de Néron et de Domitien n'ont transmis leurs noms à la postérité que pour les faire détester; tandis que ceux de Trajan et de Titus exciteront la vénération et l'amour, tant qu'il y aura sur la terre des hommes droits et vertueux. Michel Ange a rendu sa mémoire immortelle par les chefs d'oeuvre de sculpture et de peinture qui sont sortis de

ses mains: mais s'il est vrai, comme on l'en accuse, qu'il ait fait mourir en croix un homme innocent, pour représenter d'une manière plus naturelle et plus vive un Christ expirant, il suffira de ce trait de barbarie pour le rendre toujours odieux aux gens de bien. Socrate, au contraire, ne cessera jamais d'être loué et aimé pour avoir su par la pureté et la simplicité de ses moeurs enchaîner sur la sublimité de ses préceptes. Sa fermeté aux approches de la mort, le calme qu'il montra lorsqu'on vint lui annoncer le plus injuste des arrêts, la sérénité avec laquelle dans ses derniers momens il entretenait encore ses disciples: voilà ce qui lui a assuré le respect des siècles et a dissipé les nuages que la malignité s'est efforcée de répandre sur l'innocence de sa vie. Faudroit-il plus d'exemples encore pour se convaincre que la gloire ne consiste pas à éterniser son nom, mais ses vertus? Oui! un nom qui passe à la postérité la plus reculée n'est qu'une longue infamie, s'il y transmet la mémoire des vices et des crimes de celui qui l'a porté. Un grand nom n'est une véritable gloire que lorsqu'il rappelle avec lui l'admiration, le respect, l'amour que mérite celui qui a su l'illustrer. En un mot, l'honneur n'est pas que les hommes de tous les siècles parlent de nous, mais qu'ils ne cessent jamais d'en parler, comme nous serions bien aises de l'entendre.

Ces principes s'appliquent aussi à la qualité qui a souvent aggrandi les hommes au delà des proportions naturelles, et à laquelle les couronnes de la gloire ont paru quelquefois être exclusivement réservées; je veux dire: la valeur et l'héroïsme. C'est n'en avoir que des idées fausses que de les borner à l'audace et à l'intrépidité, suivies de succès brillans. La valeur est sans doute la première qualité dans un héros; mais ce n'est pas la seule. Si pour mériter ce titre, il ne s'agissoit que de courir de péril en péril, de s'y précipiter d'autant plus impétueusement qu'il paroît plus affreux, d'attaquer ses ennemis sans les compter, d'attendre sans pâlir la mort qui vient à vous et de la braver en recevant ses derniers coups: que de pirates et de gladiateurs qu'il faudroit ériger en héros! Mais l'histoire, la fable même n'ont donné ce nom qu'à des hommes qui avoient purgé la terre de monstres dont elle étoit désolée, et non à ceux qui, monstres eux mêmes, l'ont ravagée par les plus horribles cruautés; à des hommes qui ont affronté les plus grands dangers pour en garantir les autres, et non à ceux qui ne s'y sont exposés que pour les dépouiller ou les asservir. Malgré l'éclat qui environne les exploits et les conquêtes d'Alexandre et de César, l'histoire n'en a pas moins perpétué le souvenir des excès, par lesquels ils ont flétri leurs lauriers.

Sans doute on admirera toujours la valeur d'Alexandre contre les Perses ennemis de la Grèce, la générosité avec laquelle il traita la femme et les filles de Darius vaincu, sa magnanimité envers Porus captif, son courage et sa fermeté lors de la sédition de son armée; mais on n'oubliera jamais, que dans les accès de la colère et l'ivresse des festins il n'épargna la vie ni de ses plus grands capitaines, ni de ses amis les plus chers; qu'après la prise de Gaza, il fit essayer à Bétis vivant le même traitement que dans la fable Achille avoit fait subir à Hector, après qu'il l'eut vaincu et tué; qu'au sein de la paix, et pour servir les emportemens d'une vile courtisane, il réduisit en cendres une des villes les plus riches du monde; qu'enfin après avoir subjugué les Perses, il asservit la Grèce elle même qu'il avoit voulu venger, ainsi que cent autres peuples qu'il alla poursuivre jusqu'aux extrémités du monde, quoiqu'ils ne l'eussent jamais offensé. De même on vantera sans cesse les exploits de César dans les Gaules, et les batailles qu'il a gagnées au service de la république; on louera son audace à entreprendre, sa sagesse à disposer, son habileté à prévoir, sa promptitude à prévenir, son intrépidité à exécuter, sa prudence à profiter des succès et ses ressources dans le malheur. Toutes ces grandes qualités qui l'ont distingué excitent encore aujourd'hui la surprise et l'admira-

tion. Mais si dans ses démarches il se montra plus sobre et plus mesuré qu'Alexandre, il ne fut ni plus réglé dans ses moeurs, ni plus modéré dans ses entreprises. On ne l'honorera jamais pour avoir tourné contre sa patrie ces mêmes armes qu'elle lui avoit confiées pour la défendre; et en le voyant entrer dans Rome en ennemi, y piller le trésor public, y disposer des charges, s'y emparer de toute l'autorité, réduire les gens de bien qui s'étoient réunis sous Pompée à chercher leur salut dans la fuite, n'être le plus brave et le plus heureux dans les champs de Pharsale que pour devenir l'oppresseur de son pays: on conviendra que sa mort sanglante ne fut que le juste chatiment de son ambition. Quel sera donc le héros, qu'attend une gloire pure et durable? Celui qui a su joindre au courage la justice, la modération et l'humanité; dont la valeur salutaire aura été la terreur et le supplice des méchans, l'espoir et l'amour des gens de bien; qui loin d'être altéré de sang, ne l'a répandu que pour le ménager; qui terrible dans les combats n'en a pas moins été modeste dans la victoire, et a vengé son pays sans jamais songer à l'opprimer; qui aussi bon citoyen que bon général, après avoir commandé les armées avec autorité et avec éclat, n'a pas cessé pour cela d'obéir aux lois avec respect, a su se montrer aussi supérieur à ses passions par sa sa-

gesse qu'à ses ennemis par son courage, et s'est laissé tout aussi peu enivrer par le succès qu'e-tourdir par le revers; qui loin de profiter de ses triomphes pour accroître sa fortune particulière, est resté aussi simple qu'auparavant, et a estimé comme le plus beau gain l'indépendance et la gloire, la prospérité et la paix de la patrie.

Ce que nous venons de dire des héros n'est pas moins vrai des souverains, qui, malgré toute l'indépendance que semblent leur assurer leur autorité et leur rang, n'en sont pas moins soumis à la même loi. Eux aussi ne peuvent se flatter d'une gloire solide et durable, qu'autant que la vérité leur a servi de lumière et la vertu de guide. Ils ont besoin de la vérité pour se connoître eux mêmes et les autres, de la vertu pour remplir tous les devoirs auxquels cette connoissance les engage. Quand ils se connoissent, ils savent qu'ils sont hommes, sujets par conséquent aux foiblesses et aux misères de l'humanité. Quand ils connoissent les autres, ils mettent chacun à la place qui lui convient, et ne sont injustes envers personne. Quand la vertu seule les guide, ils marchent toujours d'un pas égal vers le bien; l'humeur et le caprice ne sauroient les en détourner, parce qu'ils sont alors sans pouvoir sur eux. Le seul gout qu'ils cherchent à satisfaire, c'est de se concilier l'amour de leurs peuples; le seul intérêt qu'ils con-

sultent et qui les dominé, c'est de rendre leurs sujets heureux. Sans doute il leur est plus difficile qu'à d'autres d'être accessibles à la vérité et dociles à la vertu, car que d'écueils qui les environnent et ne tendent qu'à les en écarter! Que d'ennemis en eux mêmes et hors d'eux, qui semblent se conjurer pour leur ravir ce mérite, et de quelle force d'ame n'ont-ils pas besoin pour en triompher! Mais s'ils ont plus d'obstacles à vaincre pour arriver à la gloire, ils l'obtiennent aussi infiniment plus brillante, plus grande, plus durable que le reste des hommes, précisément parceque le chemin qui seul peut les y conduire est bordé de plus de précipices. Veulent-ils en suivre un autre, ils pourront occuper une place dans l'histoire, faire du bruit dans le monde, recueillir les récompenses de la renommée; mais celles de la gloire seront perdues pour eux, car c'est sur eux plus que sur d'autres que s'exercent les jugemens de l'incorrup-tible postérité. Quand le règne d'un prince abonderoit en merveilles de tous les genres, quand il compteroit ses jours par ses triomphes et ajouteroit de nouvelles couronnes à celles qu'il a héritées de ses ayeux, quand toutes les bouches de la renommée s'ouvriraient pour publier ses louanges et les faire retentir dans tout l'univers: s'il n'a pas su ajouter à l'éclat de sa naissance et de son rang, de ses talens et de ses succès, de ses exploits et

de ses conquêtes, celui d'un mérite plus intérieur et plus réel; s'il s'est exagéré à lui même l'importance de ces prérogatives, qui ne sont que de vains ornemens, quelquefois des présens funestes, sans la sagesse qui sait les employer dignement et les ramener à leur but; si l'orgueil plutôt que la justice a été l'ame et le mobile de ses entreprises: les âges qui le suivront, que dis-je? souvent même la génération présente lui disputeront le titre de grand; ses prospérités seront appelées des crimes et ses triomphes des malheurs publics; ses passions auront été ses seules vertus, et malgré les éloges qu'on leur prodiguoit par contrainte ou par intérêt, elles n'en passeront pas moins pour des vices, quand on n'aura plus besoin de les craindre ou de leur complaire. Mais un monarque qui règne sous l'empire et sous la loi de celui, qui est le juge et l'arbitre des maîtres du monde, qui s'envisageant comme le ministre et l'instrument de la providence exerce son pouvoir conformérent à sa volonté sainte; est infatigable à remplir ses moindres devoirs; fait de son autorité, non un joug qui opprime les sujets, mais une règle qui les conduit, un secours qui les défend, une vigilance qui les protège; se montre le père de l'orphelin, le bienfaiteur du pauvre, l'ami de l'infortune, le bouclier des justes et la terreur des méchans; encourage les travaux utiles et récompense les servi-

ces rendus à la patrie: un tel prince est une faveur trop signalée et trop rare que le ciel accorde au monde, pour que le monde puisse la payer d'ingratitude ou d'indifférence. Comment une nation, à moins de donner sa mesure et de se déshonorer elle même, refuseroit-elle les tributs de la vénération à un maître qui, fidèle à remplir sa glorieuse et pénible tâche, veille sans cesse à sa sûreté et à son bien être, tient d'un bras ferme le gouvernail de l'état au milieu même des tempêtes, et sourd aux séductions de la mollesse n'épargne aucun sacrifice pour se dévouer tout entier à la chose publique? Comment pourroit-elle ne pas l'aimer de toutes les puissances de l'ame, quand elle n'est pas réduite à honorer en lui le descendant d'illustres ayeux, le monarque puissant, le héros intrépide; mais peut encore révéler dans sa personne l'homme intègre et droit, le modèle des mœurs publiques, le défenseur de la religion, l'ami et le père du peuple? Oui! quand la grandeur est accompagnée d'un pareil cortège, la gloire ne manque jamais de marcher à sa suite. En vain l'envie et la malignité essayent de l'en détacher, leur efforts ne font que l'y unir plus intimement, et la rendre plus vive et plus brillante. Les adulations ne survivent guères à ceux qui en ont été les objets; les éloges mercenaires, loin d'éterniser la célébrité des puissans, n'immortalisent que la foi-

blesse de ceux qui n'ont pas rougi de les leur prodiguer; mais la mémoire de la justice, de la bienfaisance, de la vertu, qui ont embelli le trône bien plus qu'il ne les a honorées, ne s'efface jamais et reste sans cesse en bénédiction

N'attendez pas, Messieurs, que je fasse ici l'application de ce tableau. L'allégresse avec laquelle nous saluons encore le retour de l'anniversaire du meilleur des maîtres, la ferveur des vœux que nous dicte cette journée dans laquelle la patrie révère la plus belle de ses fêtes, parlent avec plus de force que les panégyriques les plus éloquens. Célébrée depuis plus de quatre générations dans cet asyle de l'instruction, elle est un témoignage frappant et sensible de la fidélité avec laquelle le souvenir des qualités et des vertus éminentes se perpétue d'âge en âge; et les années, en la ramenant, ne font qu'aviver les sentimens qui en dictèrent l'institution. Oui! les vœux que nous faisons monter aujourd'hui vers le ciel n'ont rien perdu de leur antique ferveur, et nous n'avons point aliéné cette belle portion de l'héritage des ayeux. Nous nous approchons encore du trône de l'arbitre suprême des destinées, non seulement pour lui demander de prolonger les jours du père et du protecteur de la patrie; mais aussi pour le prier de conserver à la Prusse cette longue et belle succession de princes généreux, dont l'histoire ne

parle qu'avec reconnaissance et avec respect. Nous le supplions surtout d'ajouter à cette faveur signalée la bénédiction, qui depuis si longtems repose sur la patrie et a été jusqu'ici son plus beau titre d'honneur: celle de citoyens fidèles, soumis et reconnoissans; car voilà ces vertus sont les pierres les plus précieuses dans la couronne de gloire, que la postérité réserve et décerne aux nations.
